

La construction communicationnelle du temps sur les réseaux « sociaux » en ligne :
écritures, morales et valorisations
The communicational construction of time on social networks : writings, morals, and value-
creations

Etienne Candel, maître de conférence HDR
Pauline Chasseray-Peraldi, doctorante contractuelle
GRIPIC, CELSA Paris-Sorbonne
etienne.candel@celsa.paris-sorbonne.fr
pauline.chasseray.peraldi@gmail.com

Mots clés : écrits d'écrans, traces, industrialisation, temporalité
Keywords : screen writings, traces, industrialisation, temporalities

Le temps est une notion incertaine convoquée comme catégorie et comme objet construit par un ensemble de médiations dans les réseaux sociaux. Dans la continuité des réflexions sur les écrits d'écran, l'analyse s'intéresse à la manière dont ces dispositifs modifient la circulation des objets et la représentation des savoirs. L'étude met à jour la production des valeurs morales et économiques dans ces dispositifs, et permet de saisir la manière dont le temps s'écrit et se réalise dans ces objets.

Time is a vague concept, applied as a category and also as an object determined by multiple mediations in social networks. Following the works on screen writings, the analysis questions the modifications in the circulation of objects and the representation of knowledges in those media. Through a techno-semiotic approach, the study focusses on the production of moral and economical values, and observes the way time is written and occurs in social networks.

La construction communicationnelle du temps sur les réseaux « sociaux » en ligne : écritures, morales et valorisations

Etienne Candel
Pauline Chasseray-Peraldi

Le « temps » est un objet incertain, fruit d'une co-construction passant notamment par des procédés de mise en signes, des mobilisations dans des stratégies d'acteurs et des instrumentalisation économiques.

Nous étudions les manières dont le temps est convoqué comme catégorie, mais aussi construit par les médiations dont il fait l'objet dans les « réseaux sociaux », ces services Web qui prétendent aujourd'hui capter et mettre en industrie les traces scripturales de la vie des utilisateurs. Dans l'ensemble de leurs opérationnalisations, une pratique récurrente revient à écrire des dates, marquer des pages et autres contenus avec des descripteurs temporels le plus souvent lisibles ; cet usage ordinaire nous semble relever d'une mise en composition et en écriture passant souvent inaperçue, mais impliquant de fait l'élaboration d'un régime humain et social spécifique de la temporalité.

Dans la continuité des travaux menés sur les écrits d'écrans, notre recherche porte sur la manière dont la constitution des réseaux modifie la circulation des objets et structure notre rapport à la culture et aux savoirs. Nous poursuivons ainsi les réflexions sur les *panopies* (Labelle, 2007) qui encadrent objets et pratiques, et sur les prétentions sociales et communicationnelles des dispositifs, pour saisir les logiques dans lesquelles les *industries des passages* (Jeanneret, 2014) mobilisent des pratiques d'écriture.

Cette approche techno-sémiotique privilégie ainsi l'analyse concrète des dispositifs de médiation manipulés pour mettre au jour la production des valeurs morales et économiques. Nous questionnons donc la façon dont « le temps » s'écrit et se réalise concrètement dans des signes et des objets visibles et la portée communicationnelle de ces démarches. Nous nous donnons comme perspective le caractère hétérogène, hétéroclite – en un mot, trivial – (Jeanneret, 2007) de la notion de temps dans les objets du numérique.

Nous observerons d'abord les mises en signes du temps dans les réseaux (I), avant de montrer l'articulation de ces pratiques à des prescriptions et injonctions morales quant à la gestion de ces traces (II), et de proposer un point de vue sémio-économique sur les valorisations du temps par les acteurs des industries culturelles du texte (III).

I. Écrire le temps : représentations, structures et logiques

Le temps est donné, socialement, à travers des objectivations concrètes, et c'est de ces matérialités qu'il faut partir pour en percevoir la valeur symbolique.

Éditorialiser le temps

Le temps apparaît avant tout comme une catégorie *a priori* de l'organisation des outils informatisés, ceci dès l'architexte : ainsi, un processeur est caractérisé par une « cadence » qui décrit le nombre d'opérations par seconde dont il est capable ; et l'écran de BIOS de tout ordinateur comporte une horloge. Toutes les écritures informatiques sont donc inscrites, au plus profond de la machine, en relation avec un temps discrétisé, temps du comput et temps computable.

Cette mesure du temps indispensable au fonctionnement des machines est aussi présente en surface, dans un grand nombre d'objets manipulés, en ce que toute l'informatique est composée de traces logicielles, de séries d'instructions qui doivent se situer dans des successions. Le « temps partagé », jalon historique dans le développement de l'informatique (Flichy, 1999 : 82), est indissociable de cette écriture discrétisée du temps.

Pour le grand public, le temps comptable apparaît régulièrement dans l'affichage complet d'une date et d'une heure, à la seconde près. Sur un blog, par exemple, cette visualité comptable du temps apparaît à la publication d'un article. De la gestion technique de la machine jusqu'aux publications sur des supports Web, le temps fait l'objet de médiations éditoriales.

La fonction documentaire du temps

Le marquage du temps au plus profond de la machine est ainsi le préalable à une fonction documentaire essentielle : la datation des opérations établit la primauté de l'organisation temporelle dans l'agencement et l'archivage des documents. La datation machinique est fine et permet une traçabilité de la modification des documents à des échelles micro-temporelles. Cette dimension documentaire procède directement de la facture technique des dispositifs, et participe à généraliser le modèle du tri temporel comme dénominateur commun des objets numériques. Le *Finder* de Mac OS X (Fig. 1) propose ainsi pas moins de quatre critères de classement par date des documents du disque dur.

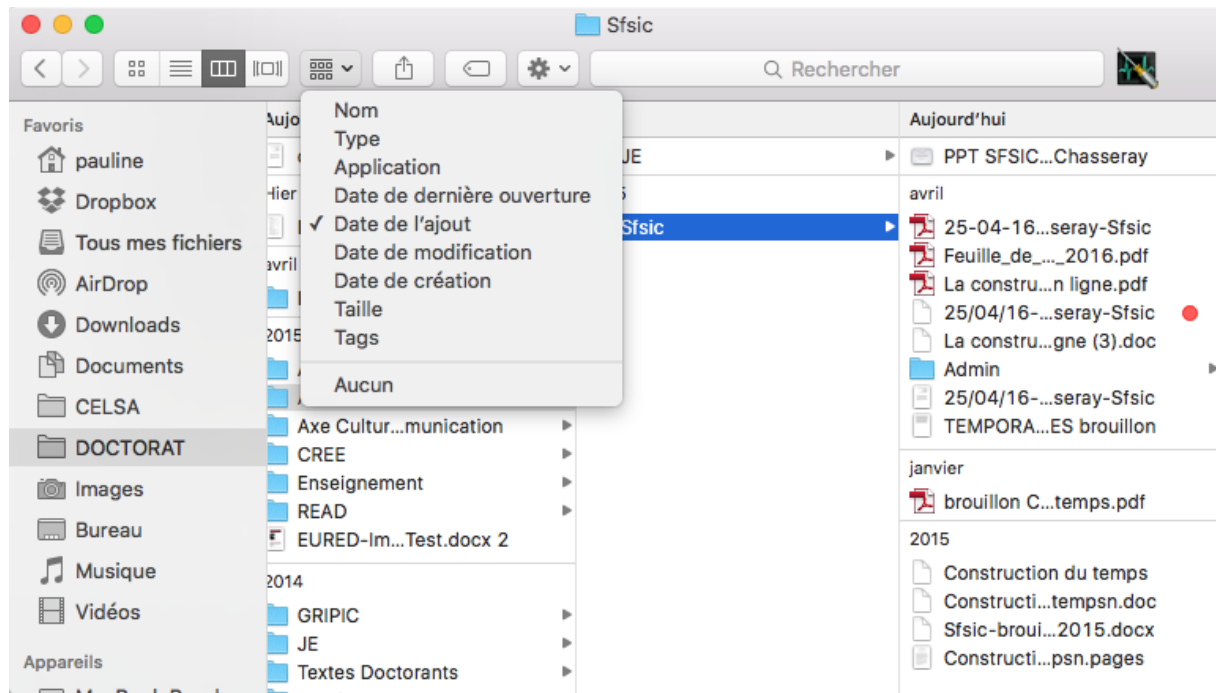


Fig. 1 – Une fenêtre du *Finder* Mac OS X.

La temporalité des contenus est ainsi lisible comme l'une des catégories centrales de la recherche documentaire, et une voie préférentielle pour l'accès aux archives.

Le temps machinique est ainsi travaillé, dans la production du texte, pour s'inscrire dans différents schémas sémantiques ou affordances (Gibson, 1979 ; Krippendorff, 2012) donnant à saisir les contenus produits selon une perspective temporelle.

Une construction causaliste

Cette logique de classification a pour principe de faire se succéder des séries de documents selon un ordre chronologique. Ce principe organisateur qui caractérise une partie des architectes des écrits d'écran (Souhier, Jeanneret, 2005) s'accompagne d'une construction causaliste entre les contenus produits et circulant sur certaines plateformes. Un site comme *LinkedIn* se base ainsi sur la logique de la succession pour rendre visibles les parcours professionnels de ses utilisateurs, le format antéchronologique primant sur les autres formes d'organisation d'un curriculum vitæ. L'outil d'écriture emprunte la forme conventionnelle du CV pour publier d'abord les postes ou diplômes les plus récents, puis les plus anciens. L'ordre de la liste (Goody, 1977) est ici ramené aux formes et métaphores qui manifestent l'évolution individuelle de façon rétrospective. Assisté par ordinateur, le CV gère des données en fonction d'un ordre temporel inscrit dans une pensée graphique.

Cette construction d'une causalité entre un antécédent et ce qui lui succède se trouve radicalisée dans des formes algorithmiques utilisées par certains réseaux sociaux. L'exemple du conflit lié au passage d'une simple organisation chronologique à une organisation algorithmique d'*Instagram* montre l'attachement des utilisateurs à une gestion d'abord séquentielle de leurs lectures et contributions (Fig. 2). Contre la logique de regroupement par thématiques et intérêt, effectuée notamment en raison du temps de lecture, certains internautes ont pu manifester que dans l'usage, c'est l'ordre vécu des lectures en relation avec l'ordre de leur publication qui a tendance à primer.

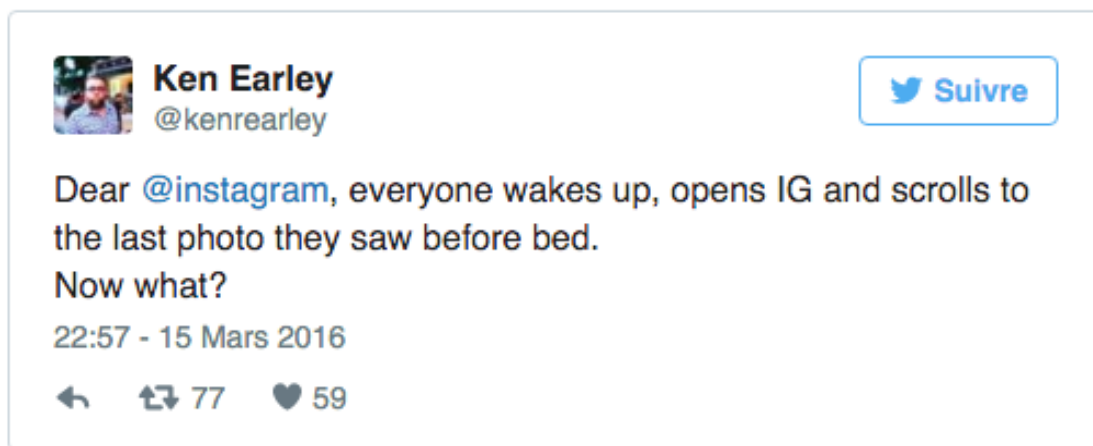


Fig. 2 – Un tweet en réaction à la décision d'Instagram : « Cher Instagram, tout le monde se réveille, ouvre IG et remonte son flux jusqu'à la dernière photo qu'ils ont vu avant de se coucher. Et maintenant, on va faire comment ? »

On voit ici combien la « chronoscription » se prête à des lectures investies et impliquées pour les utilisateurs : dans un cas, donner à voir la logique d'une carrière ; dans l'autre, faire apparaître une coïncidence entre la publication et la lecture, le temps du réseau et le temps individuel. La logique du fil d'actualité de *Facebook* fonctionne ainsi dans une économie de l'hétéroclite mais souligne les relations entre contenus par l'affichage chronologique. Les contenus compris comme prédilections sont montrés plus souvent et corrélés dans l'affichage séquentiel. Dans cette *industrialisation des pratiques* (Jeanneret, 2014), le travail manifeste que la source, la cause première de cette mise en relation réside dans le profil dynamique de l'internaute.

Ainsi, le temps des médias informatisés est un temps écrit, qui fait l'objet de stratégies de la part des grands acteurs industriels, et de tactiques de la part des utilisateurs (Certeau, 1980) : dans l'une comme dans l'autre de ces démarches, c'est en tant que catégorie structurante de l'expérience qu'il est à la fois objet d'une intervention éditoriale et de ruses et pratiques concrètes par les usagers.

II. Valeurs et idéologies du temps des réseaux

Les différentes écritures du temps, qui impliquent des pratiques en s'appuyant sur des représentations, composent de fait au cœur des objets une certaine idéologie du rapport au temps et aux pratiques médiatiques.

Formats et discours, formats en discours

Les constructions textuelles du temps sont encadrées par un ensemble de discours d'accompagnement et d'injonctions à l'adresse des utilisateurs. De ces discours découle ce que l'on pourrait appeler un langage « frontière » dans le sens où celui-ci est partagé par ces technologies et leurs utilisateurs et permet de fait les opérations des concepteurs comme des usagers. Ce langage, composé tant de formats et de techniques que de formules discursives, serait porteur de ce que l'on pourrait désigner comme étant une idéologie contemporaine du temps au sein des pratiques culturelles des réseaux : un patrimoine commun de représentations servant de pivot et de supports aux pratiques concrètes.

Tweetdeck (Fig. 3) affiche les tweets en modifiant le format de la date selon sa plus ou moins grande proximité temporelle :

- la forme générique du contemporain dans la deixis, « now », apparaît quand il s'agit des tout derniers messages, ainsi vécus comme coïncidents ;
- une forme du marquage de la distance déictique relaie ensuite ces indicateurs temporels pour manifester une certaine ancienneté ([il y a] « 16 s », « 20 m », « 4 h », « 2 j », etc.);
- une forme non déictique marque la date en valeur absolue, donnant à voir en quelque sorte la valeur d'archive du contenu (« 20 sept. 2013 »).



Fig. 3 - L'affichage des tweets par *Tweetdeck*.

Ainsi, les formats de présentation du temps des machines informatisées interviennent à la fois comme une nature technique dans l'organisation des objets et comme les éléments d'une dimension sociale du temps ; et les façons d'écrire impliquent des usages, des axiologies, une certaine esthésie et une relation éthique à ce temps construit.

Le temps construit par le regard de l'autre

La pratique des réseaux est ponctuée par un ensemble d'interpellations qui enjoignent à l'utilisateur de maintenir sa présence pour performer le dispositif. Une certaine « inquiétude des réseaux » est ainsi devenue un thème courant de la presse ou des forums. Les mécanismes de prescription sont perceptibles dans les notifications apportées par les services en ligne. Sur *Facebook* par exemple, le non-usage de la plateforme provoque des mails de relance et des affichages particulièrement culpabilisateurs pour l'internaute, sollicité à la fois comme (mauvais) ami et comme individu incapable de mesurer ce qu'il perd à ne pas s'investir plus largement dans le réseau (Fig. 4).



Fig. 4 – Capture d'écran d'un rappel sur une page Facebook.

Les injonctions contemporaines contradictoires de la « veille » et du « lâcher-prise » ou de la « présence » en ligne et de la « déconnexion » sont également appuyées sur ces objets singuliers et discrets, signes de l'influence et de la prégnance des temporalités des réseaux dans nos vies, et des motifs de *l'économie de l'attention* chez les acteurs qui en composent les écritures.

Toutes ces injonctions font écho aux propos pessimistes de Rosa (2010) sur l'accélération sociale et ses conséquences, et aux inquiétudes de Virilio (2010) sur le pouvoir de contrôle de la vitesse dans les sociétés contemporaines : le temps, dans ses constructions médiatiques, n'est pas seulement inscrit dans une forme ou une vitesse, mais se conçoit également comme une série de représentations de l'urgence à agir et du manque à gagner qu'il y a à ne pas être partie prenante de la communication. De ces interpellations découlent des usages empreints d'imaginaires qui structurent l'élaboration des valeurs dans les pratiques culturelles actuelles, comme la *fréquence* de consultation, les marqueurs de *popularité* ou de *compétence*, généralement acquis par une pratique *régulière* du dispositif.

Ces formes et pratiques mettent en visibilité un rapport à l'altérité. Le regard des autres s'incarne dans des formules comme le hashtag « #old » et la construction des exigences ou injonctions croisées s'opère via des formats imposant un certain rapport au savoir.

Ainsi des temps prescrits par l'outil se composent à la rencontre de temps « pré-dits », circulant socialement en amont des textes et anticipant leur circulation.

Polyrythmie

Ce que ces injonctions tendent à montrer, c'est que les grands services en ligne orientent tendanciellement vers une utilisation *homochronique* des dispositifs. Pour Philippe Marion (1997: 82-83), un média *homochrone* est un média qui contient son temps de réception dans l'énonciation de ses messages : le cinéma par exemple, qui suppose une réception continue. À l'inverse, le temps de réception d'un média *hétérochrone* comme le livre ou l'affiche n'est pas

un élément essentiel de son énonciation. L'homochronie se caractérise par une durée essentielle de l'expérience.

Les réseaux socio-numériques paraîtraient plutôt de nature hétérochrone... mais, dans leur réalisation, ils semblent habités par une sorte de désir d'homochronie, comme si leur structuration en flux rendait leur consommation – fantasmatiquement – infinie.

Certes, il n'appartient qu'à l'utilisateur de consulter, ou non, un flux ; mais la non-consultation, la non-utilisation mènent directement à une perte, ou à la disparition relative des messages. Les injonctions répétées dessinent une utilisation idéale ou optimale de ces services.

La sollicitation, la culpabilisation, l'angoisse se situent dans une tension fondamentale avec cette utopie que représente à l'inverse l'idéal d'un temps propre, *idiorrythmique* (Barthes, 2002) : comme le souligne Jeanneret (2014 : 504-508) il existe dans ce qu'il désigne par *chronotope de la réquisition* ou *chronotope de l'urgence* deux points fixes hérités du caractère fondamentalement anthropologique de la relation médiatique. Si l'écran manifeste le *chronotope représenté*, le pointeur convoque pour sa part le *chronotope vécu*. C'est ce pointeur qui établit le lien entre l'utopie du média et l'idéal du sujet, ce dernier étant requis dans l'écran et sommé d'agir dans l'urgence. Il y a une valeur indexicale de ces signes, qui signalent un geste attendu (partager, aimer, etc.) et suggèrent une activité accrue de l'utilisateur. Leur régime essentiel de fonctionnement s'apparente à celui de l'alarme (qui rappelle quelque chose sans dire quoi) ou à celui de divers énoncés (le « Hého! » d'un locuteur, le bip d'un tamagotchi).

III. L'écriture du temps comme enjeu de valorisation

Ces médiatisations du temps, qui reposent sur la technicité des médias informatisés et sur leurs régimes de réception, s'accompagnent également de processus de légitimation, par la valorisation des traces produites sur les réseaux – la valorisation symbolique est donc aussi économique.

Les valeurs de la trace

Dans les réseaux numériques, l'implication des utilisateurs, suscitée et travaillée par les marqueurs temporels, est un objet de quantification et se lit matériellement dans l'économie des écritures. Les traces du social, encapsulées dans l'écriture Web, se lisent comme marques de présence, indices de fréquentation, indicateurs d'audience et profils de sujets actifs ; tous ces signes, manipulés par l'industrie, ont valeur de discours s'insérant dans une certaine logique de rentabilisation. Comme présence et signe indiciaire de la personne (en ce qu'elle a de réel et de

social), les traces des manipulations font l'objet d'une gestion machinique par les algorithmes. Or ces traces sont de l'ordre de l'*intelligible*, du banal : pour Moles (1972 : 299-300), le plus intelligible dans un message est ce qui relève le plus du déjà-vu, du déjà-pensé et ce qui est *original* suppose des ressources interprétatives plus importantes. Foncièrement, les ordinateurs se prêtent à une gestion efficace d'objets discrétisables comme les marques d'activité. L'essentiel des grands services numériques aujourd'hui se préoccupent de fonder la valeur symbolique et économique dans des comptabilisations. Au rang des déterminants de cette production de valeur, le temps est une variable essentielle, mobilisée pour approximer des objets plus complexes (et « *originaux* ») comme l'implication, la dilection, l'amour, etc.

La montre connectée est un bon exemple de cette interprétation du complexe effectuée à partir du discret : cet objet est plus qu'un simple compteur de temps ; ses capteurs récoltent des données de natures diverses, dont le recoupement s'inscrit dans une ingénierie sociale des traces. Compter des pas, alerter sur l'arrivée d'un message, mesurer la qualité du sommeil : la spatialisation des traces au sein de cet objet radicalise le rapport entre espace et temps dans les instruments de mesure devenus dispositifs d'évaluation pour un corps computé, assisté et interprété.

Dans toute l'économie des données qui traverse les modèles des réseaux socionumériques, il est donc essentiel de percevoir comment les traces temporelles sont travaillées afin de donner à voir et à penser le réseau comme lieu investi par ses utilisateurs, et les signes comme signes de leur vie.

Spatialisation, temporalisation: la construction des réseaux en objets vécus

Le temps passé sur un dispositif discrétise l'attention humaine et l'engagement, et permet d'assigner de la valeur, c'est-à-dire de gérer industriellement le temps écrit. Décrivant la valeur du temps à travers ses concepts métaphoriques, Lakoff et Johnson (1980 : 8) décrivent ainsi le temps comme une ressource comptable, limitée, et dotée de valeur quasi-financière. Ce temps-ressource est le pivot du traitement industriel et économique : pour rendre aujourd'hui viables les *business models* d'entreprises qui, cotées en bourse, valorisent avant tout la connaissance des utilisateurs et la gestion de leurs données, il faut que le temps des sujets, dans le cadre d'une économie de l'attention, soit effectivement consacré à l'usage de ces plateformes.

La mise en espace du temps, dans le dispositif médiatique du « journal » *Facebook* par exemple, offre une vue panoramique par l'écran, un regard décontextualisé, et la mise en présence d'un *ici et maintenant*, simulacre d'un présent partageable, d'un espace actualisable commun, pour

reprendre les réflexions de Jeanneret (2014) à propos du chronotope des médias informatisés. Indissociablement, cette spatialisation du temps est accompagnée d'une temporalisation de l'espace, au sens où la présence de marqueurs de temps mène à inscrire l'espace du site dans la durée, ou à l'investir d'une valeur temporelle, en agissant à la fois sur l'espace écrit et sur les pratiques des utilisateurs. L'emboîtement de marqueurs temporels et d'espaces textuels produit une densité d'informations apte à nourrir la rhétorique de la profusion qui hante ces dispositifs et leurs discours d'escorte, et à engager des mises en narration : par exemple les « souvenirs » sur Facebook, qui incitent les utilisateurs à revisiter et à fêter les moments partagés avec d'autres.

Cette profusion est source de valeur pour ces industries des traces. Lieux et espaces se coulent ainsi dans les cadres des dispositifs qui trouvent alors leur valeur symbolique dans leur capacité à se mettre en discours et à engager des vocabulaires triviaux comme « statut » (le statut référant à la réalité d'un individu effectivement saisi, avant tout, dans son temps et son lieu propres).

Or, lieux d'inscription de l'espace et du temps, les plateformes, en elles-mêmes, sont comme déliées du temps, en ce qu'elles sont insusceptibles d'une « patine » ; aucun marquage physique « naturel » ou vieillissement n'en est possible, l'une de leur caractéristiques étant leur actualisation régulière. Ces plateformes sont donc en tension entre la nécessaire inscription de la vie des utilisateurs, domaine sur lequel elles revendiquent une hégémonie scripturale, et la nécessaire réactualisation permanente, mise en récit, de sa capacité innovante dans leur éternel combat avec les « lignes de fuite » des sujets (Deleuze et Guattari, 1980).

De la sorte, spatialisation du temps et temporalisation de l'espace constituent un contexte global pour le déploiement d'usages médiatiques et sociaux : rendre visible un temps spatialisé, lié à des pratiques d'espace, et consigner toute pratique de l'espace en formes du temps institue de nouveaux rythmes, de nouvelles cadences, de nouvelles formes de vie, susceptibles d'une valorisation économique.

De son inscription scripturale et sa construction symbolique à sa valorisation, la notion de temps traverse les différentes couches des réseaux en ligne. C'est une catégorie métamorphe qui permet de réaliser les idéologies contenues dans ces dispositifs. Cette malléabilité de la logique temporelle permet l'institutionnalisation de nouveaux chronotopes rendant possible la visibilité d'un temps vécu imputable aux médias informatisés et valorisé sur les plans symbolique et économique par ces acteurs. L'approche des réseaux sociaux en ligne sous la

catégorie du temps nous permet donc d'observer la manière dont une modalité d'organisation du texte se transforme en valeur dans les industries culturelles du numérique.

Barthes R. (2002), *Comment vivre ensemble ?*, Paris, Seuil/IMEC.

Certeau M. de (1980), *L'Invention du quotidien, 1. Arts de faire*. Paris, Gallimard.

Deleuze G. & Guattari F. (1980). *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille plateaux*. Éditions de Minuit.

Desrosières A. (2008). *L'Argument statistique. Pour une sociologie historique de la quantification (tome I) ; Gouverner par les nombres (tome II)*. Paris, Presses de l'école des Mines.

Flichy P. (1999). Internet ou la communauté scientifique idéale. *Réseaux*, volume 17, n°97, p. 77-120.

Gibson J. (1979). *The Ecological Approach to Visual Perception*. Houghton Mifflin, Boston.

Goody J. (1977). *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*. Paris, Éditions de Minuit.

Jeanneret Y. (2014). *Critique de la trivialité. Les médiations de la communication : enjeux de pouvoir*. Le Havre, Éditions Non Standard.

Jeanneret Y. & Souchier E. (2005). L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran. *Communication & langages*, n°145, p. 3-15.

Krippendorff K. (2012). Le discours et la matérialité de ses artefacts. *Communication & langages*, n°173, p. 17-42.

Labelle S. (2007). La ville inscrite dans « la société de l'information » : formes d'investissement d'un objet symbolique. Thèse de doctorat en SIC, GRIPIC / Celsa Paris-Sorbonne.

Lakoff G. & Johnson M. L. (1980). *Metaphors We Live By*. Chicago, University of Chicago Press.

Marion Ph., (1997). « Narratologie médiatique et médiagénie des récits ». *Recherches en communication*, n°7, p. 61-87.

Moles A. (1972). *Théorie de l'information et perception esthétique*. Paris, Denoël Gonthier.

Rosa H. (2010). *Accélération. Une critique sociale du temps*. Paris, La Découverte.

Virilio P. (2010). *Le grand accélérateur*. Paris, Galilée.